

## Le *deus in machina*

Pierre Manseau

Numéro 58, hiver 1993

La résistance à l'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14007ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Manseau, P. (1993). *Le deus in machina*. *Moebius*, (58), 75–78.

## LE DEUS IN MACHINA

Pierre Manseau

Nuit d'orage et de cigarettes. L'écriture est la folie furieuse d'un cerveau insomniaque. Il n'y a pas de personnalité sans dédoublement, pas de silence et pas d'obscurité qui ne soient habités par mes fantasmes. Je ne suis pas que de chair et d'os, mais d'imaginaire et de souvenirs. Y a-t-il une page blanche où me reposer, dormir? J'ai peur de devenir fou.

Car il n'y a plus que les psychopathes enragés pour clamer que Dieu guide leurs actes, comme si le Très-Haut n'ordonnait plus que des carnages ou des génocides.

J'étais un enfant malade, né dans l'hémorragie de mon ventre. Ils disaient que c'était la volonté de Dieu, qu'il m'avait envoyé sur la terre pour accomplir une mission. Ils comptaient les heures de mon existence mais ils ne me parlaient pas. Le silence était mon pays que leurs augures traversaient comme des oiseaux noirs.

Les enfants se créent des êtres fictifs, des amis qui les soutiennent dans l'adversité, puisqu'on ne peut affronter seul le reste de l'humanité. Mon ami inventé s'appelait Refuse, parce que je ne voulais pas mourir. Il aurait pu loger dans la peluche d'un ours ou dans les yeux rougis d'un chiot, mais n'ayant nulle autre image que la mienne, il n'avait nul besoin de matière. Il était mon second moi, comme une âme en suspension qui aurait quitté mon corps.

Je savais qu'il n'existait pas dans leur monde, seulement dans le mien, et je ne lui parlais que dans le secret de mes jeux. Refuse était mon retranchement.

Nuit d'orage encore, de cauchemars et d'appels au secours. Ils sont venus éjaculer sur mon ventre, planter le poignard du péché dans ma chair exsangue. Refuse regagna les limbes de l'inexistence comme le fait un jour le père Noël et Dieu prit sa place. Car ils disaient qu'il voit tout et moi je ne pouvais pas fermer les yeux sur le mal accompli.

Dieu n'était pas un ami et je ne l'avais pas inventé, mais j'avais besoin de lui pour vivre autant qu'auparavant de Refuse. Il ne me quittait pas, je le sentais là, toujours au-dessus de moi du côté droit, plus fort que moi, ithyphallique. Je n'avais qu'à lever la tête pour deviner son regard inquisiteur. Il s'appropriait mes yeux pour sonder mon âme dans la solitude et la douleur de mon corps, ma voix pour me punir.

Une relation déchirante se développait entre nous, cousue d'incompréhension et de révoltes. Devant l'hésitation, je lui laissais le soin de la décision; devant l'affront que je n'osais relever, je lui reprochais d'avoir permis cette méchanceté. Je rejetais sur lui la responsabilité de mes actes, je lui abandonnais mon identité. Il était ma peur, ma colère, ma haine et ma lâcheté; au crible de son jugement, il ne restait de mes émotions que ma culpabilité. Dieu était ma répression.

Je me repentai, l'appelais à mon aide. Je voulais tant qu'il vienne et me libère de mes tourments que je lui promettais les bontés infinies, d'être son fils envoyé sur la terre pour effacer le péché du monde.

L'écriture m'est venue, une fable d'oiseaux noirs croassant dans l'orage. Ils en ont fait de grands éloges et moi j'ai entrevu la gloire alors qu'ils m'avaient promis à la mort. Les feux de l'immortalité brûlaient à l'issue de ma nuit.

L'inspiration m'avait noué le ventre et laissé dans les fièvres de la voracité. Elle m'avait imprégné du sentiment de puissance, transporté à la droite du Père. Je l'avais appelé; c'est lui qui m'appelait.

Car je n'étais pas l'auteur de la fable mais un instrument de l'écriture. Je ne m'étais pas glissé dans le fuselage des oiseaux mais eux m'avaient habité pour éclore de ma plume. Je savais que j'avais couvert une page, que les mots s'étaient envolés d'eux-mêmes et qu'ils étaient allés plus haut que moi-même. C'était Dieu qui écrivait à travers moi.

Le chemin de Pâques est le chemin de la croix. J'ai voulu répandre la parole du Seigneur pour alléger leurs souffrances, traverser les pires orages et me noircir le plumage pour dénouer leurs chaînes. J'ai connu la déchirure du viol puis la souillure de la prostitution, le chagrin d'amour, la mendicité, la prison. Je me suis fait le plus misérable parmi les misérables, je me suis fait le dernier qui serait le premier. Sous le couvert de la mission, je conclusais un pacte, prêt à rendre l'âme pour une acclamation posthume, une épitaphe triomphale.

Mais la douleur accompagnait mon écriture. Chaque fois ma main tremblait, je n'arrivais pas à trouver le sommeil. J'étais cette sainte espagnole qui vomissait à chaque prière mais continuait de prier. Je criais dans la nuit, m'acharnais contre l'inspiration qui s'abattait sur moi tel un rapace, contre les mots qui déferlaient comme des visions cauchemardesques. Était-ce l'enfer ou le ciel qui m'ouvrait ses portes? Dieu m'apparaissait en toutes choses, sombre et menaçant. Je l'implorais de me délier de mon engagement, je rêvais de le poignarder.

Il n'y a pas de meurtre sans victime, on ne tue que celui qui existe. Le matin, résigné, prostré, je récitais l'acte de contrition; mon ventre secoué par un dernier spasme accouchait de fables sanguinaires. Car je ne connaissais que les mots de mon désarroi, de souvenirs que leurs crimes. Mon renoncement n'était que dénonciations, colères divines et glaives d'archanges.

Les chaînes étaient miennes et Dieu était ma prison. J'ai tout essayé pour m'appartenir, même de croire que l'écriture ne me venait pas de lui. Je me suis approprié leur vocabulaire et j'ai fait de mes délires mégalomanes de longues dissertations, de mes sentiments de mornes descriptions. La syntaxe et les figures de style occupaient le néant

de mon âme. Le jour après la nuit, l'inaccessible étoile s'atténuait enfin dans la grisaille de l'équilibre. J'ai tenté de leur ressembler.

Il n'y a pas de passant qui n'ait une ombre attachée à ses pas, il n'y a pas de regard sans reflet. Dieu voyait tout et me forçait à voir aussi mon orgueil. Alors j'ai pris ma plume et j'ai écrit ceci :

Nuit d'orage et de cigarettes. Il n'y a pas d'écriture qui ne soit d'inspiration divine, pas de transcription de la Parole qui ne soit entachée de souffrances, impure. Sauverai-je l'humanité ou l'entraînerai-je à sa perte? J'ai peur de devenir fou. Y a-t-il une page blanche où mourir?